

Marcel Courthiades (INALCO)

Entre diglossie et bilinguisme:  
la gestion plurielle du patrimoine linguistique chez les Rroms

*Sarkon çhib therèla pe bengalimàta,  
pe bangimàta, pe gudlimàta...  
duj çhibă naști te oven jekh –  
thaj ma te del o Devel te oven jekh !*  
Jeta Duka

## 0. Remarque préliminaire

Au moment de rédiger cette contribution je me sens pris comme dans une sorte de **déchirement**: j'ai bien l'intention de présenter le sujet **très sérieusement**, d'une manière ayant prétention académique et en donnant à chaque mot un sens qui se voudrait rigoureux, mais il se trouve que le sujet est un **phénomène complexe** de mélange des langues mais qui au contraire de mon discours se fonde sur la **légèreté, l'humour, la connivence, l'affect et les jeux de connotation**, tout ceci l'emportant sur le sémantisme.

Dans ces conditions, je voudrais d'abord dire ce que je ne ferai pas:

- **pas une revisite** des diverses notions d'alternance de code, glissement de code ou mélange de code, avec toutes les théorisations et typologies qui en ont été données;
- **pas non plus une exemplification**, avec des anecdotes +/- savoureuses, des différentes pratiques dans l'usage du rromani – même si à l'occasion il pourra être utile de citer des exemples;
- **pas non plus une nouvelle tentative de théorie des interpénétrations** d'usages langagiers ou des prescriptions pour l'affirmation et le développement que ce soit du rromani ou d'une quelconque autre langue, minoritaire ou pas.

En fait, je ne pense pas dire grand-chose de nouveau mais simplement tenter de proposer à la **lumière de pratiques quotidiennes quelques remarques** qui pourraient être intégrées dans une réflexion plus large conduisant à une gestion **dynamique de la glottodiversité**, plus réaliste et efficace que celle que nous avons aujourd'hui, laquelle est le plus souvent réductrice d'un point de vue ou d'un autre. Ces idées ne sont pas entièrement neuves, on les trouve éparses dans la littérature et je voudrais apporter simplement ici quelques faits qui permettent de les conforter, de les catalyser et de les canaliser pour améliorer les conditions de la diversité linguistique.

## 1. Pesanteurs des conceptions passées

Bien entendu je partage avec vous les buts qui ont été exposés ces deux jours mais dans la perspective de les rendre plus sûrement réalisables, il me semble que l'on puisse être amenés à s'interroger sur quelques idées qui parfois font obstacle de manière tout à fait sournoise à l'acquisition des langues.

[A] On s'accorde habituellement pour reconnaître que les deux siècles qui viennent de s'écouler ont été **fondés idéologiquement** sur la fameuse lutte pour la vie, avec ses avatars évolutionnistes par la supériorité; **peut-être vrai pour les espèces biologiques**, éventuellement dans certains domaines de la politique, mais sans doute assez simpliste de généraliser aux autres domaines de la vie, notamment humains et linguistiques.

[B] Dans la même perspective, la poursuite de l'efficacité immédiate à tout prix a valorisé la simplification pour la rentabilité, presque en tant que valeur, oubliant qu'elle est proche de l'ignorance : c'est la voie que montre le fameux **Globish** avec ses 1500 mots. Il est souvent présenté comme un modèle, y compris par certains Rroms qui proposent des **TSIGlobish**...

[C] Un pas a été fait ces dernières décennies, en sortant la langue du laboratoire. Certes, il est utile, voire indispensable au début, d'étudier une langue en "laboratoire" et isolée, mais en fait c'est un artifice à dépasser, un peu comme le futur musicien doit un jour dépasser l'étape de ses gammes. Pourtant il reste beaucoup à faire pour traiter la langue dans sa **complexité réelle, dans ses interactions sociales au milieu du bruit** d'un café ou d'un marché, des logorrhées et des malentendus sans conséquence etc...

[D] A ce propos, on est aussi en face d'une **autre idée toute faite** : la langue serait faite pour communiquer des informations; en fait **le rôle de lien social, en parlant pour ne rien dire**, est mille fois plus important, d'où des comportements en apparence illogiques si on continue à croire en la primauté de la communication efficace. En fait, c'est le **fonctionnement de la communication écrite** (efficacité, économie, rendement, précision) qui est alors **transposé d'autorité à la langue orale**, et non les critères de l'oralité pris en compte pour eux-mêmes. Cet utilitarisme utopique a eu des conséquences importantes sur la gestion des langues en Occident pour lesquelles on a prôné un usage très différent de l'usage rrom, où la dimension symbolique reste très présente.

[E] Monique Slodzian parle des effets pervers de cette "**Ere positiviste**" qui a conduit à un projet de "**rationalisation**" des langues au début XXème siècle, projet fondé sur l'axiome erroné que "La diversité et la contingence des langues constituent un obstacle au dévoilement de la vérité tenue pour universelle". On retrouve là les idées d'inspiration théologique sur la pensée unique des églises. Ceci a pourtant touché tous les régimes de l'Europe, puisque "La technique fournit d'Est en ouest **l'utopie d'un langage exclusivement référentiel et fonctionnel**, le signe devenant l'étiquette invariable d'un référé unique (unicité théologique du sens)".

[F] Parmi les conséquences importantes de cette **perception erronée des langues et de leurs rapports** entre elles, nous gardons jusqu'à aujourd'hui la perception dominante du tout traduisible, voire transposable, perception bien entendu **destructrice pour la glottodiversité**. Notamment on oublie de nombreuses implications du fait que la langue est un fait social (Meillet puis de Saussure) et que dans la mesure où une société (si bien sûr elle a gardé sa culture et ne s'est pas alignée sur des systèmes de survie végétative) n'est pas transposable dans une autre, l'intraduisible est non seulement l'expression des richesses des diverses sociétés, mais en outre la colonne vertébrale de la diversité de pensée.

[G] En fait les observateurs ont été en général **monoglottes dans l'âme**, même si certains maîtrisaient une langue seconde (souvent le latin, donc un code écrit), qui restait pour eux une langue étrangère, en fait apprise comme langue littéraire donc écrite, même si elle était oralisée. Certes on doit faire une exception pour les **élites austro-hongroises** qui vivaient souvent plusieurs langues, d'où l'intérêt particulier de leurs travaux. On sait que les **Habsbourg** parlaient les ≠ lgs de leurs sujets ; cf. József Föherceg. A la différence de la plupart des philologues, nous observons ici dans les Balkans et plus particulièrement chez les Rroms un monde où chacune des langues fait

partie du patrimoine intime du locuteur, avec différents degrés de compétence; c'est ce que Sybille de Pury appelle "**le multilinguisme conçu comme fondateur de l'identité**" (il s'agit bien sûr de multilinguisme oral) et elle l'oppose à juste titre à celui "mettant en danger la langue qui fonde l'identité du groupe".

[H] Cette attitude est liée au fait que ces observateurs qui ont tracé la voie de la philologie puis de la linguistique étaient de tradition écrite absolue, c'est-à-dire que le **modèle du parler noble pour eux est l'écrit**, avec sa reproduction oralisée selon les critères de l'esthétique écrite – ce qui est logique, puisque tout le monde vient de la philologie. Bien évidemment cela a donné un tour très spécial à la recherche dans le domaine et le moment semble venu de sortir de ce modèle. C'est une sorte de maladie d'enfance, mais on peut penser à sortir maintenant de l'adolescence.

[I] Autre spécificité du **monde balkanique, les mouvements**. Alors que les observateurs des langues vivaient au moins psychologiquement dans une sphère le plus souvent unilingue, les locuteurs des Balkans traditionnellement sont exposés à quantités de langues. On se rappelle les descriptions enthousiastes de Florina, Monastir ou Salonique: "arcs-en-ciel de costumes et profusions de langues qui au contraire de Babel étaient comprises par chacun". En fait on peut observer ceci dans les rues du **Paris moderne** : normal d'entendre de l'anglais, de l'allemand, du polonais, du roumain, du russe, du japonais et de l'espagnol, sans parler de l'arabe et du turc, alors **pourquoi trouver anormal l'usage de corse**, alsacien ou rromani ? Toutefois, à la différence de Monastir, il y a dans les villes modernes fort **peu d'interpénétration** entre les diverses langues.

[J] La présence de plusieurs langues n'est donc pas forcément à voir en termes de hiérarchie, mais aussi de voisinage. Il est important de **sortir de la polarisation simpliste** registre H et registre L, car en plus des registres de voisinage, le **rapport H/L est souvent inversé** (dans certains milieux, on ne peut faire carrière qu'avec le registre L [faire rue, journalisme etc...]; cas spécifiques de la Grèce, du Schwytzerdütsch etc...).

[K] Enfin, si le bilinguisme et les rapports entre écrit et oral ont été abondamment étudiés, cela a rarement été dans une perspective vraiment linguistique (plutôt sociale ou ethnologique) et pratiquement jamais pour améliorer la didactique des langues. Ce sujet justifie pourtant un développement à lui tout seul.

## 2. Revoir la relation oral/écrit

En fait, la séparation fondamentale **entre oral et écrit, presque une opposition**, me semble encore négligée à ce jour. Plus le temps passe, plus je vois de différences entre ces deux sphères, autant que ce qui existe sur le plan anatomique et physiologique entre d'une part l'œil avec son arrière-plan cortical et de l'autre l'une oreille avec le sien bien différent.

C'est l'histoire même des recherches qui les a accolés l'un à l'autre, mais un regard sans *a priori* sur la réalité devrait pouvoir les dissocier et permettre de mieux les utiliser.

On pose en effet classiquement une continuité entre **basilecte** et **acrolecte** (avec le **mésoglecte** qui les relie), alors que j'ai l'impression que la jonction est secondaire. Il me semble qu'on a **d'un côté un usage oral** des emplois quotidiens et tous les traits qui le caractérisent, puis de l'autre, presque en opposition avec lui, un **usage écrit** (j'ai du

mal à mettre ensemble les mots "*langue*" et "*écrite*" – ce n'est pas mieux avec *lèvre* "l'çon") avec toute sa rigueur (économie, rentabilité, précision etc.), code écrit accompagné lui-même de sa propre version oral[isé]e, qui transpose artificiellement en oral ce qui caractérise l'écrit (v. intro aux mots arrangeurs dans documentation jointe).

Je préfère distinguer un code **D du dialogue** et un autre **T du texte** (formalisé), **To** s'il est oral, **Te** s'il est écrit. Ceci ne signifie **pas que D soit un sous-langage**; il peut l'être bien entendu (cas de la palanka – v. *supra*) avec toutes les implications qui y sont liées mais ce n'est en rien une fatalité et il peut aussi impliquer de **très riches ressources culturelles** : sa complexité est le sujet central de cette contribution. Simplement ces ressources ne sont **pas de même nature** que les registres T.

L'extension des domaines d'activité d'une langue de Do à Te se fait selon des modalités différentes. Classiquement on estime que l'écrit est passé par une période de transcription, **soit du Do en De** qui a ensuite évolué de ses propres ailes vers une norme **Te** totalement autonome (témoignages épigraphiques), mais on aussi de nombreux cas où le passage s'est fait **directement d'un Te** déjà normalisé (langues classiques, hébreu, sanscrit etc...). On a aussi de nombreuses situations plus complexes de remise en cause des acquis, comme par exemple le grec moderne. Aujourd'hui la graphisation d'une langue n'est plus un passage de Do à Te par l'intermédiaire d'une étape de transcription, mais directement d'une imitation des Te des autres langues, créant souvent de toute pièce un registre entièrement nouveau (exprimant selon les lieux et les époques des messages bibliques, communistes ou des droits de l'homme).

Ceci vaut pour les cultures fondées actuellement sur l'écrit. Il y a évidemment des cultures sans écrit, avec dans certains niveaux To une **exigence de rigueur** qui n'est pas moindre que celle des cultures actuellement fondées sur l'écrit (on pense aux acrobaties mnémotechniques permettant l'apprentissage des védas ou les prouesses des cultures mélanésiennes pour transmettre *ne varietur* les généalogies et autres chemins de connaissance). En fait on n'a pas vraiment de continuité entre l'oral quotidien et l'oral solennel. Il semblerait donc que le contraste ne soit pas tant entre un oral et un écrit (qu'on appellerait dans les Balkans *muhabet/kitap*) mais entre le dialogue spontané et le texte avec tout ce qu'il signifie d'élaboré. L'écrit ne serait qu'une des situations dans laquelle le texte élaboré devient écrit avant de retourner (parfois, pas toujours) à de l'oralisé plutôt que de l'oral à proprement parler – et produisant un **modèle stylistique à part, coupé du dialogue spontané**, même si à terme il y a des échanges entre eux et progressivement l'établissement d'un continuum secondaire entre les deux (avec le mésolecte). Voilà pour introduire le sujet.

### 3. Rappels sur le rromani

Si je prends l'exemple de mon entourage, on a au centre une **famille rromani** de Tirana, des cousins à usage différent de celui de la capitale, des alliés d'**autres endaya** (mariés aux divers membres), des **amis albanais et égyptiens**, moins souvent des Slaves – mais parmi les autres Rroms des locuteurs de langues slaves, par exemple des invités **cossovars** etc... sans parler des membres de la famille qui travaillent en Grèce. C'est dans ce microcosme que je prendrai la plupart de mes exemples.

Pour ceux qui ne seraient pas familiers avec le rromani, voici quelques points de repère:

- langue nord de l'inde, apparemment apparentée au prakrit saurasenî

- déracinée et transplantée plusieurs fois => traumatismes, perte de réalités (et d'une vision descriptive du monde), découverte brutale d'autres réalités
- en fait usage continu depuis 1000 ans: on pense à ce qu'écrivait Srivastava "en Inde le maintien de la langue est la norme, l'oubli l'exception" – et l'un des buts de cette contribution est de tenter de comprendre comment et/ou pourquoi.
- détroit balkanique, frustolecte, palanka

*Remarque:*

*accepter l'existence de communautés sans ambition culturelle  
aussi difficile pour une personne instruite d'imaginer la profondeur de l'ignorance que pour un ignorant d'imaginer ce que représentent les connaissances humains ("permis de conduire de première catégorie" à Sarajevo).*

- tous les Roms au moins bilingues
- scénario d'appauvrissement
  - **rukħ/kašt, vast/musi**, etc... [cf. "пушено месо"]
  - nouveaux objets etc...
  - **uklöl > zal opre** etc... **phandlo/putardo zakerdo/otkerdo** etc..;

*Voir article Jeta Duka dans le document distribué.*

Dans le schéma ci-dessus, visualisant les parlars à la disposition des Roms de Tirana, quelles sont les alternances de code ? Bien sûr ils sont liés à des **changements de sujet, d'humeur, changer le rapport** entre les interlocuteurs, complicité et appui sur valeurs communes ou au contraire générales, on cherche à flatter, à impressionner, à séduire, à réduire ou augmenter la distance, à appeler à l'entraide, la solidarité, la faveur, à faire plus "peuple/rue" ou au contraire collet monté, autoritaire, sentencieux. Parfois le rôle de l'alternance n'est pas de recourir à un parler plus adapté qu'à un autre mais juste de marquer une rupture: le **changement en soi est souvent plus important** que le choix du registre. Besoin humain d'**investir tout ce qui peut servir de signal** de contraste, d'opposition, de différenciation.

Je n'utilise pas ici alternance dans le sens de Fano, qui est une alternance *passive*, pour comprendre un message car l'intercompréhension interdialectale est un sujet à part, qui est encore trop négligé. En tous cas les mécanismes à l'oral sont bien différents de ceux de l'écrit mais ce n'est pas le lieu de traiter ici – malgré l'envie que j'en ai.

Juste deux mots :

- a. ne jamais oublier que l'oreille a un "processeur" naturel de décryptage des différences phonologiques interdialectales car l'oral est naturel et que l'œil n'a pas ce processeur car la communication écrite est artificielle
- b. on comprend ce qu'on s'attend à entendre et l'écoute est le plus souvent (sauf numéros de téléphones, dates, prix, références, noms propres – où chacun sait qu'il écoute "autrement") et l'écoute est surtout une confirmation de ce que à qui on s'attendait (vu contexte, sujet etc...)
- c. – la compréhension diaphonologique (plus ou moins palatalisé, mutation ou pas, aperture etc...) se confirme au fur et à mesure de l'écoute; en fait elle pose peut de problème car elle est régulière, à la différence des disparités de vocabulaire (souvent

dues à des oublis) qui eux posent des problèmes (=> on peut respecter les "accents"<sup>1</sup> tout en posant des règles de lecture permettant d'englober les diverses réalisations sous des écritures communes, comme en espagnol *mosca, España* etc...).

Nous parlerons des alternances *actives*, entre les parlers en usage; on distingue classiquement situationnelle et stylistiques, on peut dire aussi forcées ou maîtrisées. Nous verrons l'importance dans la pratique et le maintien de glottodiversité.

A. Stratégies **actives** d'intercompréhension : ce n'est pas l'essentiel

- diaphonologique (*v. supra*)

- lexical :

- éviter les autochtonismes:

**lav xàca i drìta k-o škàle / lav xàca o dud k-o sópnă**

- erreurs d'identification => paradoxe de *zlàto/flori/sumnakaj*

B. Intrarromani : en fait, le maintien de plusieurs parlers rromani côte à côte est très banal; correspond à une expressivité particulière :

Mečkars // Kabuzi // autres à Tirana,

même chose à Skopje, Prishtina et Prizren.

*Remarque : femmes plus compétentes en général que les hommes (Prishtina: si homme multidialectal, un peu ridicule – rappelle le lien entre puissance et unilinguisme de l'Europe orientale => "combat" des langues)*

Pas d'alternance codique en principe, mais des citations **merimnănqe, Balame, idër** etc... surtout dans les récits, par courtoisie vis-à-vis d'un locuteur ou pour la saveur du mot.

Erreurs d'emprunt \***durinel** chez Kabuzi (correct **durdel**, présent erroné refait sur une forme du passé, plus courant)

Emprunts à une autre variété traités comme mots étrangers \**krisi*, voire \**kriso*

**kuć murdale!a/ murdali!e** (> que **kuć mulanel!a/ mulani!e**)

*allah sëndek lenqi buti* (< sıgındık)

**kazandën !**

(surtout turcismes pour imiter les Kabuzi)

Rapport aux cousins de la campagne :

on souligne leur chute de s- devant postposition mais aussi leur hypercorrection en ajoutant un s – parfois de manière caricaturale : **an leqe, qinom te dadeqe, bešlom paše lete** etc... / **te diasqe, paše laste** etc..

questions de vocabulaire : **gër / naś, tòqe / phuv, idovă**

mais le [r] passe inaperçu

toujours un peu de facétie.

Volonté d'enrichissement : **dud, timin** etc...

problème de **biboldo, daxno/zervo** (pesanteurs historiques et idéologiques)

---

<sup>1</sup> Dans les parlers populaires notamment des Balkans, le mot "dialecte" dignifie simplement "accent", d'où une grande confusion chez les observateurs étrangers plus habitués aux parlers livresques théoriques qu'à la pratique populaire.

Au contraire parfois refus du mot plus répandu pour *n* raisons (**šošo**, **luludī**) importantes à connaître; parfois exagération malsaine **makhel** parfois vrai problème : **kur la !** négation en sinto ... **gar !** problèmes au niveau de la morphologie : comment mettre une désinence verbale en - **om** à un verbe caractéristique du superdialecte E (**serel**) – dépend aussi de la génération.

Par rapport à un parler de prestige:

- prononciation [ž] pour ʒ, dépalatalisation
- morphologique -il
- lexicale : **či** pour **na**, **kodo** pour **kava** "cette subvention valait bien un kodo"  
**pio \*kuć > po kuć > maj kuć > kućeder** (contextes d'emploi)  
**mišto** pour **lačas**, **šukar**  
**palikerav**, **nais tuqe** pour Ø (**de pànda !**)
- vouvoiement

Nouveaux parlers en contact:

**gelo** [dželo]

**čhindilem** (pour **khindilom** ≠ **čhindilom**), en fait [tʃhinilem]

**te ovel tuqe baxtÀlo !**

**čhuv tuqë an-o muj murro čh'o, xa tuqë** (répliques de film, y compris langue étrangère : **metar i žilëtka**)

**si kàsno kako Grga !**

Caricature des parlers-éponges (qui empruntent très facilement) pour s'en moquer:

**kerde jekh fërma and-o mètro, sine odothe \*vàše, \*košòně, \*mutòně, \*kanàř...**

C. Par rapport à la langue majoritaire : nombreuses citations

soit introduites : [**sar phenel o gazo**] *një rrugë e dy punë*

*\*jekh drom thaj duj bută* possible mais "ne sonne pas bien"

soit directes :

*ec mor babë,*

so te šunen ka si jekh lači čhaj jekhe barvalesøe, nojekh vajza [e] padalme, drejt zan te manglären la.

*shtyje ta shtyjme*

*\*ispide la te ispidas la*

*mukhlòm la jekh fora avec la référence, jekh fora bi laqo*

*\*mukhlòm la jekh fora e referencaça, jekh fora bi laqo* aussi possible, non utilisé

*hajde për hajr !*

*\*hajde lošaqe !*

sar fitona o xer ? ʒanëla i metoda: **grusht çeliku rreth Partisë thaj u lamë...**

rodinom *fie për pe*, badihàva !

recours au parler des Evgjits:

*për jetë note kam me e majt'*

*aspi çoçe*

simplement accent:

*ka dalë goca në kërkim të kafshatës-ri !*

recours aux parlars cossovars (échange de quelques phrases) :

e kam habit' krejt !

psèè ? ç'a po thū inxhe Dito !

ç'ka me bā ? çāshtu āshtë... po dè...

*haj mor tej* [Dibra]

kush do sok me pī ? ... sok me pī mori !

kamèna te pien lëngu ? xum ?

N'existe pas en alb. Tirona : *a ke mujt* ?

Toutes expressions pour leur saveur :

familja e këputur, na u tha muti në byth !

\**šukilo amenqe o khul and-i bul* (ne sonne pas bien)

пет часа на въртелешката, tre koqe në majë të thanës, fali mu peta daska

\**trin pele opre k-i krain, naj les i panzto phal*

nuk jam prej atij katun[d]i

\**na sinom me odole gavesθar*

mais

nuk është ai prej atij katuni

nane ov odole gavesθar ! (passe mieux : simple question d'usage)

cas des dystiques finaux d'anecdotes, bien sûr intraduisibles (même si l'anecdote peut être racontée en rromani)

пица мица са там, ама Шарко прави ам !

Contraintes métalinguistiques:

die drei K der Frau (Küche, Kinder, Kirche)

les mois en "R"

avec ironie

the three "R's" (reading, reckoning, \*riting)

Cas d'imitation des paysans croyants *alla razolla* ! *Zoti i math ju bekoftë* ! (accent nasal)

Passe sur segments entiers (y compris avec inclusions en rromani):

*kemi kulturë, kemi godi, kemi dinjitet* dans discours en rromani

nous avons de la culture, nous avons de la **godi** [cervelle, bon sens], nous avons de la dignité

Faux emprunts :

*heq dorë* => **hikinëla dora** (jamais \**dora* en rromani pour **vast**)

**ma te perel tuqe** *në qafë*

*voinëla pikën e zezë*

(v. article "où est la frontière ?" dans la documentation jointe)

Citations même dans langue non connue des interlocuteurs:

alo, komšija, probudio si se , čeka te na stolu kafa !

Inversement en parlant albanais, on peut naturaliser tel ou tel mot :

verbes en -ëlli...

éventuellement avec accent jevg

*qyqe mi gru, është keq burri i huj për çangat...*

reprise en écho à valeur stylistique:

*kush ka bërë prokopi me Jevgun që të bëjë ajo ? – savi zovli kerda prokopi e Rliça te kerel oj ?*

inversement : **nane kher bi thuvesqo !** more : *shtëpi pa tym nuk ka...*

Un peu différent en Grèce: peu de contact entre les parlers et en Roumanie:

interpénétration, du moins dans les textes notés (personnellement pas remarqué).

Cf. Brésiliens au Portugal ≠ Ukrainiens ou Polonais.

Cas des Provençaux en français.

Cas des albanophones de régions diverses (Adil Carçani etc...).

a. cas particulier des ponctuels du discours ( Marie-Eve Perrot)/ marqueurs discursifs<sup>2</sup> (Hagège)

*c'est pas vrai, tu parles ! par contre, pas de problème, monsieur (avec "monsieur"), eh ben dis-donc ! u lamë*

y compris répliques de films *u lamë, zoti Lamë*

b. insultes qui semblent souvent moins impudiques en langue majoritaire

c. liens argumentatifs, connecteurs etc... plus largement "mots articulatoires" souvent "intraduisibles"

- lacunes importantes et ≠ d'une langue à l'autre (déjà, dopiero, chociaż) => emprunts faciles. Marquent profondément la vision du monde.

Cas des particule énonciatives, très affectives : **aba, mek, čak** etc...

Mangel paj pesqa rromnăthar,  
Ke **aba** vov merel trușaθar.

Il demande de l'eau à sa femme  
car **aba** il meurt de soif [vraiment]

Avri kothar anda tō than,  
Ke **aba** tu man xolărdan !

[Sors] dehors de ta couche  
car **aba** tu m'as mise en colère ! []

Le traditora, thaj le gras,  
P-ekh pilantăși **aba** nas.

Les conducteurs et les chevaux  
en un instant **aba** ne sont [plus] []

Jaj Tàri, **aba** khinilem.  
**Mek** te miškij ma, či birij.  
*Plus sexy que sans "aba" et sans "mek".*

Yai Tari, **aba** je me suis fatigué(e)  
et à plus forte raison je ne peux plus bouger

– Tarici, phen kam khinilan ?  
Ke vi të vas **aba** izdran.

Tari, dis, c'est comme si tu étais fatigué  
Car aussi tes mains **aba** tremblent.

**Mek** vi le do čaké phralen,

Et même les deux frères d'un même père et mère

<sup>2</sup> Termes ou expressions qui ponctuent les articulations du discours, ou attirent l'attention de l'interlocuteur, ou sollicitent son acquiescement (CH). Passent très facilement d'une langue à l'autre.

Kaj jekh kaveresqe meren, Voj šaj dušmànuri kerel.	qui sont fous l'un de l'autres elle peut en faire des ennemis.
Maškar amenŕe ċi kamav, Te šundöl <i>mek</i> pa tō anav.	Parmi nous je ne veux pas que retentisse jusqu'à ton nom.
Penqo anav sa parude, <i>Mek</i> anda pes trušul kerde.	[Les étoiles] ont changé complètement leur nom et même d'elles mêmes ont fait une croix.
<i>Ćak</i> Tari kòrkorro žanes, Ke bi tiro naštig trajj.	Tari, tu sais "bien" que sans toi je ne peux vivre.
Maj sìgo ža, ke <i>ćak</i> žanes, O Rrom abav kerel adēs !	Hâte-toi, car tu sais "bien" Que le Rrom célèbre le mariage aujourd'hui.

J'ai choisi ces exemples de Tari et Zerfi, qui est un "Te" car je ne dispose pas de corpus des Balkans et en plus c'est plus parlant aux hungarophones.

Les langues minoritaires empruntent le plus souvent ce segment (cas du chiac - v. Marie-Eve Perrot: but, so, because, unless que, except que etc... du tatare: *bälki* > может, *ixtimal* > наверно, *čönki* > потому что, *čınlap ta ?* > нүжели (неужели), *älbättä* > конечно, понятно.

Problème en rromani quand confusion de certains joncteurs dans la langue majoritaire (megjithëse ≠ meqenëse)

Aussi cas où il n'y a pas d'alternance codique : proverbes, rromani kris

Exemple de création récente en rromani de Biélorussie sapùni = @-mail.  
mail => milo => мыло => sapùni...

## 8. Autres situations multilingues

Les Rroms des Balkans ne sont pas les seuls à utiliser un univers multilingue et multirégistre si complexe et nuancé : c'est le cas aussi des juifs judéo-hispanophones des Balkans, des Indiens décrits par Srivastava, cité par Montaut, qui note en particulier : "l'allocation de **rôles sociaux distincts et non compétitifs** à chaque langue du répertoire explique la remarquable stabilité du bilinguisme\* en Inde jusqu'à tout récemment" (c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée du modèle compétitif britannique). Elle commente : "Le multilinguisme opératoire qui a longtemps dominé la société traditionnelle rurale attribue des **rôles complémentaires et donc non conflictuels** et non compétitifs à chaque variété du répertoire linguistique ("langues" ou "variantes"). On a ça encore entre Kabyles vis-à-vis des variétés de l'arabe et du français, avec les langues du Caucase et bien d'autres encore sur divers continents.

Il semble que c'est le **modèle européen et colonial d'hégémonie** qui soit un facteur essentiel de disparition des langues ou du moins d'accélération de cette disparition. Il serait temps d'y réfléchir et de contrer ce mécanisme s'il s'avère tel.

La seule notion de **bilinguisme, toujours très sélectif**, telle qu'elle a été développée par les élites et en face d'elle la **diglossie avec ses hiérarchies univoques**

oublie la situation intermédiaire qui semble bien plus courante dans la nature et davantage propice aux richesses du multilinguisme composé. Et il est vrai que chaque fois que l'on se retrouve en milieu unilingue, on a l'impression de perdre plusieurs dimensions d'expressivité (comme quand on perd une ressource: itératif, médiatif, inclusif/exclusif, diminutifs etc...).

En réalité il ne s'agit pas de **conflit entre les langues mais entre les images**, les représentations, qui sont diffusées d'elles – ce qui devrait être assez facile à changer par un minimum d'éducation, en renversant la vapeur par rapport à l'idéologie de la concurrence des langues qui domine dans le système actuel et en avançant vers la "notion d'inégalité positive des langues", à la place des vieilles revendications d'égalitarisme linguistique, selon lequel en toute bonne logique il faudrait pouvoir parler héraldique et physique nucléaire aussi bien en inuit ou en lifou qu'en hébreu moderne ou en français. Or, non seulement ceci est irréalisable (l'échec des Irlandais et des basques dans ce domaine a été retentissant) mais l'alignement d'une langue, réduite à des terminologies, sur une pensée externe est pervers. Au contraire de cela, "l'inégalité positive" casse le schéma du citoyen modèle unilingue, ayant dans le meilleur des cas acquis une ou plusieurs langues "étrangères" de manière intellectuelle, puisque cette approche sous-entend la complémentarité des langues et des registres, par la promotion d'un multilinguisme vécu comme normal (ce qui est le cas en réalité sur presque toute la planète, mais a été évacué de la pratique par les constructions nationales occidentales, ensuite exportées avec les catastrophes que l'on sait vers le reste du monde). Dans cette perspective, la notion d'intraduisibilité est redécouverte comme une richesse et non comme un déficit, ce qui à nouveau ne peut se défendre que dans un contexte de multilinguisme, car les efforts contre l'intraduisible ne viennent en fait que des civilisations installées qui veulent "s'approprier" de l'extérieur des contenus culturels sans tenter de "parler leur langue" pour dialoguer avec les héritiers de ces cultures, démarche asymétrique très limitée, qui bien entendu a son pendant en politique.